

Judith Schlanger

Liesse

*Bitter, sweet, few and veiled let be  
Your songs of me.*

(C. Patmore).

Les barreaux sont des jours.

Comprendre. Je ne sais pas ce qu'il faudrait comprendre. Mais certainement il y a quelque chose à comprendre dans cet état, dans leur état, dans cette longue respiration close. Tant d'immobilité, tant de paroles. Tant de silences à découpes et tant d'heures. Journées à jupe de pierre. Si peu de couleur pour un si net dessin.

Ce qui est difficile, avant tout, c'est la limpidité. Une situation qui paraît simple, et qui véritablement est simple. Rien de compliqué. Elle se présente comme évidente, elle couvre des terrains anodins. Elle se prête sans réticence à l'anodin.

S'il y a en elle des profondeurs, ce sont des profondeurs d'un seul jet. Pas subtiles. Ni tortueuses à percevoir, ni singulières à éprouver. Des gravités qui ne sont pas des cavernes. Qui ne sont pas, derrière des surfaces, comme des gouffres.

La banalité ici n'est pas une pellicule ni la profondeur un secret. Rien de compliqué, rien de tourmenté. Le difficile est la simplicité même. Est l'intégration de l'évidence. Est de l'ordre de la modalité.

Ou, si tu préfères : ce n'est pas une énigme qui viendrait du dehors, par surplus. Une de ces énigmes étrangères qui introduisent un trouble étranger. Tout est compact, donné d'un coup, et sans ailleurs. Le support mince est l'étonnant : le dépouillement même.

Les jours, les gestes, les objets, les gestes. Un environnement de routines. Parfois savoureuses routines, légères. Parfois carcan. De toutes façons, dans les limites d'un espace, dans ce creux de choses à vivre, antre clair où s'égrènent les familiarités nécessaires. De toutes façons, présence gestuelle dans l'espace, présence de l'espace peuplé.

S'écoule ce qu'il faut faire. S'écoule encore, revient, se dissipe et à nouveau se dresse. Immobile et rapide, irréfléchi et sensé. Comme justement les stases du temps de vie. Tiédeur des flaques : séjournables, imbuables. Ton aise ne te rafraîchit pas. Ton nécessaire ne t'intéresse pas. *Si peu de chose* (disait Artaud) *que la vie, | le petit roulement de la vie*

(je traduirais : *life's little wiggle*. Le petit bercement, le petit ressassement. Petit va-et-vient obsessionnel, qui repasse ses traces, hoche dans son pas, oscille-opine)

(mais pourquoi cette dérision aussi? et comment le voir sans dérision? est-ce une chose qui se laisse paisiblement regarder, et sur laquelle le regard puisse s'arrêter sans jugement? Et qui peut réellement le percevoir comme un spectacle indifférent, ce balancis, ce pelotonnage, ce souffle court de la vie petit-roulière)

alors que justement ils semblaient, eux, respirer cela comme une donnée dont on ne se détourne pas. Une sorte de banalité flottante donnait des manches (un peu trop?) à leurs gestes.

Veux-tu dire que leur banalité pose un problème, justement parce qu'elle ne semblait pas être un problème pour eux? Ce serait une question absurde, par répercussion absurde. Cette banalité-là est le fait de tout le monde : tressaillement-prise en charge, tous les jours et chaque jour, rythme et répétition. Dans un grand cocon général d'obligation-consolation. Le fait de tout le monde et le problème de qui? Qui est dehors pour y voir un spectacle?

L'étonnant est ton étonnement. Il est si bien accepté, le petit roulement, il est si volontiers pris en charge, avec tant de sérieux jardiné

(soins, attention, bonne volonté, conscience. Quels efforts! quelle dépense! pour border décentement le minuscule roulis. Tressage sans heurts des quotidiens cahots...)

bref tout le monde danse autour, c'est le culte des jours, pourquoi voudrais-tu qu'eux y voient un problème, et précisément eux?

Parce qu'ils ne s'arrêtent pas à ces buissons de gestes; qu'ils les acceptent dans une relative inattention, sans trop y placer de désirs, sans trop y voir d'obstacles. Parce qu'ils circulent dans ce parc au sol calme où les feuillages s'agitent mais petitement, où les branchages battent un peu l'air mais dans les limites d'un frémissement. Parce qu'ils font circuler autre chose dans ce jour à jour, attentifs au tracé des coulées

tu voudrais qu'ils s'impatientent et supportent mal les routines? C'est peut-être l'inverse : elles ont perdu leur pointe. Quand l'attention porte ailleurs, elles se décentrent. Se répartissent autrement, se dispersent. Du coup deviennent fluides sans angles douloureux.

Non plus institutions obsessives : un repas, un sommeil, un rangement, un achat. Mais quelque chose qui se laisse percevoir dans les marges comme le physiologique s'il fonctionne : battements du cœur, cillements des paupières. Ainsi le terre-à-terre du corps-à-besoins, du corps-à-maison.

Rien ne s'y réprime : l'inattention est l'inverse de l'ascèse. L'inattention satisfait comme elle peut. Tout est bon qui n'est pas douleur. Ce sont contraintes du bout des doigts. Pourquoi se seraient-ils rebellés? Bien sûr ils étaient dociles. Dociles dans la banalité.

Pourquoi se seraient-ils rebellés? Tu le demandes. Dans ce réseau agréable, un peu fade, dans cette pâleur étirée, vide exigeant, limite sans soutien... Justement puisqu'ils étaient, et c'est clair, attentifs ailleurs, fallait-il porter ces ennuyeux filets? Ces entraves, ce menu pas-à-pas d'entraves. Cette broderie d'années, cousue à même la peau, fixée à même le sol; lacis, grignotage, pétrification. Et ne pas bouger.

Maintenir l'attelage, porter la charge. Ne pas changer cette posture mère des gestes. Ne pas dégager l'épaule.

Tu aurais dit : rugir, partir. Et dévaler. Incapable de comprendre, fondamentalement réfractaire à comprendre, que de toutes façons ces quelques décades il faut les gérer. Gestion galopante, gérant en fuite; animation, plus d'images, moins d'images. Chaque image, de toutes façons. Et comme le tourbillon reste fixe, l'immobilité aussi peut devenir tourbillon.

Non ce n'est pas l'immobilité par elle-même qui était intense (intense, non, mais condition d'intensité?) Elle n'avait pas seulement une apparence de banalité. Elle était vraiment de l'ordre de la banalité, dans l'épaisseur de la banalité.

Ils faisaient banalement rouler la petite vie. Pas maussades à l'égard de ces contraintes-là. Les autres contraintes réduites à peu. Une carcasse trouée de vides. Échafaudage immergé, poissons qui passent dedans-dehors. Ce geste qu'ont les poissons entre les branches ou les réseaux : un mouvement un peu tournant du corps, une ascension pour dégager.

Les contraintes desserrées, à mailles larges. Une amplitude un peu répétitive. Du sérieux : distraction. Du sérieux : concentration. O monde professionnel (incroyables structures, rigides et évidées) : il suffit d'être sérieux pour être honnête.

Ces choses se prennent en charge comme un circuit semi-pesant. Comme un élargissement de la même banalité. On gagne sa vie comme on rince son verre. Si on est raisonnable, parce qu'on est raisonnable. Ces choses-là mises en place, il faut bien sur les côtés les faire avancer.

Et même il vaut mieux, sur les bords, y veiller. Ces obligations-là, qui n'entravent pas la marche, en évitent d'autres. Si l'on s'écartait, pour les contourner, du léger et semi-constant brouillage qu'elles imposent, on tomberait sous le coup de mille autres, et toutes plus exigeantes.

Régulier le roulement — ou sinon tunnel, tumulte, oppression? C'est la répartition la plus conventionnelle. Faire un peu quelque chose pour gagner sa vie : la banalité maintient à flot la banalité. C'est de l'ordre des moyens, encore. Moyens pour quelle distraction supérieure, pour quelle attention détournée?

Mais quoi d'autre? sinon d'autres images. Sinon d'autres rapports à l'action (attends : ce n'est justement pas : l'action). Mais l'idée même d'une activité de convenance... Ce qu'il faut dégager, la part du feu, sable et cendres. Dunes de cendres.

Je sais bien quelles autres images (et combien de décades, prises dans l'œil rond des oiseaux de proie qui tournoient, et tendent serrés les cercles et ne s'abattent pas, décades pour ne pas comprendre : comprendre ce qu'est une passion sans emportement).

Images d'un faire qui emporte tout. Venues des adolescences et des livres. Pour dire (R. Browning) *a principle of restlessness / which would be all, have, see, know, taste, feel all*

Cette trajectoire avide, c'est cela que tu aurais voulu reconnaître? voyons, il s'agit simplement de gagner sa vie. Mais quoi, des bornes partout, piétiner dans un champ si étroit. Tenir en laisse des moments semi-étrangers. Enrouler des rubans, des pelotes de rubans qu'on dépose, toutes les semaines, au bord du chemin.

Si déraisonnablement raisonnables. Sensés, oui, et mes images voltigent sottement autour d'eux. Mais si bien confits dans leur convenance. Si bien indérangeables. Si bien hors d'atteinte. Activité bien centrée, bien cadrée...

C'est pour mieux faire exister, mon enfant. Tu prends les choses à l'envers, leur situation par les franges. (Quitte les images de feu et d'arc, les images de fascination. L'idée même de l'élan : on fonce dans la passion parce qu'on fuit la brûlure. Quitte l'idée même de l'élan.)

L'intérêt, un mode d'être. La même immobilité plutôt terne qui est aussi une immobilité nacrée. En ce centre fluide, ce qui se file et avance sans bouger, et vibre à peine quand on s'écarte du plan de la table pour le regarder. Tremble ou tressaille à peine quand on en considère l'idée.

Aquarium où l'on bouge à peine. Gestes brefs, déplacements amples. Qu'est-ce qu'une trajectoire quand on est déjà de toutes façons immergé? Qu'est-ce qu'un angle pour une respiration d'eau?

Immobiles : absorbés. Cette occupation-là organise le reste. Et je sais bien que l'idée d'une organisation durable te dérange : du fait de la hiérarchie, du fait de la durée. Mais si tu ne donnes pas priorité au privilège, à quoi donneras-tu priorité? On peut dire, je crois, que même les saints font cela. Et tu ne peux pas travailler, travailler-jouer,

sans cette immobilité de perle, ces fardeaux rendus semi-muets, ces ombrages d'inattention. Heures de silence et de loisir. Heures lentes impalpablement concluantes. Heures évasives, heures-entonnoirs. Heures dont l'idée tache les yeux comme le soleil fixé.

Alors dirons-nous que pour ces heures et ce faire et ce jeu, il fallait une ceinture de banalité et quelques broussailles d'indifférence? Mais c'est prendre un pari sur le jeu. (Sur le jeu

ou sur les résultats du jeu? Sur la valeur du jeu lui-même, ou sa valeur de plaisir, ou son coefficient de salut? Si c'est jouer qui dans le jeu importe, ou bien l'objet tout juste au bout, tout juste détaché de l'empreinte des doigts, tout à fait dégage déjà?)

Car si c'est l'objet qui justifie, qui justifie les loisirs immobiles et la mise à part (quel problème dans la mise à part, quand tu t'étonnais de la banalité?) (et qui a besoin d'être justifié? du haut de ce nid de béton et de pierre, sous cette lumière, dans cette lumière, qui cherchait à se justifier?)

car si c'est l'objet produit qui donne sa signification à tout le reste, et si c'est de l'œuvre que dépend le sens de leur situation (puisque c'est cela qu'ils placent au centre, puisque c'est à cela qu'ils suspendent cette immobilité de grappe où se dessècheront leurs décades)

si l'objet donne la mesure, alors ils sont dans la disproportion. Inévitablement. Dans une situation impossible, où il est insensé de se mettre. S'engager à faire exister l'objet qui donnera raison à l'engagement, quelle folie. Tresser la corde qui te hissera...

Tresser par en avant la corde où tu te suspend. Faire jouer penser. Tapis cascades méandres. De lentes marches, des arrêts.

Claire pénombre. Est-ce du silence, quand tout parle? Sculpture des idées. Le bloc s'anime : tu creuses, tu répartis. Tu tournes autour : étires, évides. Regardes la nouvelle torsion. La masse se laisse considérer. Tient-elle, par les voies les plus pures? Tu marches lentement par les vides. Et de la paume tu renfonces, arrondis et maintiens.

Sculpture creuse, ajourée. Construite comme une musique attentive à sa construction. Sans limites, sans heurts noirs : tu penses. Limites se déplacent et s'informent. En apparence limites, après coup épisodes. Toujours par en avant s'ouvre le beau matériau. Toujours le sens, par ampleurs successives.

C'est aussi du papier. Ces choses-là sont d'une sensualité folle. Cela les faisait craindre, autrefois. Pour la volupté et pour l'arrogance. La volupté est une autre arrogance puisqu'elle ôte le sentiment de dépendance. Engouffrement. Global, et des remous. Et le spectacle fascinant de l'activité.

Qui est plus pur que le gouffre? Son acuité n'est pas pathétique. Elle confine à l'amusement. Elle mène à cette floraison légère. Penser est un amusement. Un jeu gagné sur les dangers. Qui court à ras, déploie ses règles.

Et parfois maintient un peu, au tracé, en surface, dans les réseaux de la parole, quelque chose qui ne se laisse pas dire et qui en explosant détruirait. D'autres fois, ce sont les forces qui disloquent le jeu. Lui brise là, renaît ailleurs.

Il paraît à chaque fois parler d'autre chose. Il traite vraiment d'objets distincts. Il s'empare de ce qu'il rend jouable. S'intéresse à soi-même et à un million de choses. Sur ce qui le rend parfois muet, il se tait; ou s'il ne s'en détourne pas, il pirouette.

Et cela vaut mieux : puisqu'il s'agit de ce que le jeu peut dominer par instants, mais jamais d'aucune manière apprivoiser.

Ce morceau de papier, dans le jeu de pensée, était-il si évident qu'il y entre? Ce coin blanc, cette mise à plat, patte blanche et personne derrière. Patte blanche tirée à l'intérieur, s'étire rectangle et puis s'empile. Des arcs, toute une démultiplication. Faire exister matérialise. Et surtout rend proliférante toute une nature d'expérience plus bornée et plus subtile. L'évidence du papier, l'expérience-papier.

Pour eux : cette évidence devenue immobile comme la chaleur d'une marche d'été. Comme un parcours qui vous baigne et vous possède et dont on ne ressortira jamais. Parfois, pourtant, un trou d'ombre. Une respiration d'ombre, incroyablement fraîche et délicieuse. Un moment pour regarder cette situation immobile et rapide que leur dessinait l'évidence.

Assis là-haut, devant des tables à papier, aux deux bouts d'un bateau de béton. Le temps est donné à plis amples : coupé souvent par des routines, nul en sollicitations. Le temps est inintéressant. Peu importe si on est ce soir, ou le matin d'il y a deux ans. C'est la même étoffe plaisante, évasive, insignifiante. Ainsi ne t'en prends qu'à toi-même : c'est la leçon de l'insignifiance.

Il y a deux ans, pourtant, les papiers n'étaient pas les mêmes. C'étaient d'autres fabrications. Et donc on est ce soir, ou demain matin.

(Et puis, le miroir aide à préciser, non? Le miroir restitue le temps.) (Comme non insignifiant — pas comme intéressant. Le miroir indique ce qui court derrière. Dénonce l'instable immobilité. Indique une direction qui ne dit pas quoi faire.)

C'est en ce point qu'ils m'étonnent. Je ne comprends pas qu'on puisse supporter cela. Lorsqu'arrive un trou d'ombre fraîche, et que chacun redresse la tête et regarde où il est, pouvaient-ils regarder cet état paisiblement, avec satisfaction?

Le confort de faire, le confort pour faire, et le caractère modèle de la situation. Très satisfaisant, vraiment, de foncer chacun droit vers la fin des décades, encouragé par les meilleures traditions.

(Étrange bateau à double proue. Étonnez-vous qu'il soit immobile.)

S'ils étaient satisfaits, lorsqu'ils relevaient la tête? Et qu'est-ce qui serait plus répulsif, de toutes façons, leur contentement ou leur mécontentement? Ce n'est pas cette sorte de brouillage qui importe. Ce qui compte plutôt, c'est l'intoxication du jeu.

Celle dont on se défait par moments comme d'un manteau, dont on se déprend par moments entièrement (et c'est vrai qu'on se dresse alors comme nu et qu'on regarde autour de soi avec étonnement et attente un monde différent), celle qui parfois s'éloigne mais que rien n'affadit et dont on ne se lasse pas.



Combien d'inattention faut-il, quelle concentration ailleurs et quelle puissance d'abstraction, pour que tous ces murs s'arrondissent. S'arrondissent à la perception, offrent les courbes essentielles. Pour galber les murs en barque.

Or c'était devenu une barque (même si parfois les murs de plâtre coupaient l'espace, oppressaient l'espace intérieur du bateau).

L'intensité donne au bateau ses flancs. Si c'est plaisir, est-ce illusion? Les murs sont-ils plus réels que les flancs? Ce qui arrondit contourne : regarde la masse des questions contournées. Leur profondeur jamais abordée. Regarde-les tresser la corde à laquelle ils se hissent. Attentifs surtout à des questions de cordage. Préoccupés, en somme, par des problèmes techniques.

Et pas du tout par des problèmes pathétiques. Pourquoi la corde, comment suspendue, à quoi bon s'y suspendre... Je crois qu'ils n'avaient jamais été sérieusement troublés par l'idée qu'il est en général vain de faire, ou vain de faire en particulier cela. Ils n'avaient jamais été sérieusement sensibles à la dérision.

(Peut-être parce qu'ils n'avaient pas une vue très hiérarchique de ce qu'on peut faire, et que la hiérarchie est au fondement de la dérision.)

Il leur arrivait de dire : comme c'est curieux, ce jeu, minutieux, minuscule, d'une si étrange futilité. Sans voir là une raison pour ne pas continuer.

Entre toutes les futilités, ils s'adonnaient à celle qui était pour eux la source du plus constant, du plus nouveau plaisir. Cela paraît à peu près raisonnable. Déplorer la futilité aurait été bien ennuyeux de leur part. Je veux dire qu'ils se seraient eux-mêmes fortement ennuyés. Cela ne les intéressait pas du tout : le plaisir les emportait à faire.

Finalement c'étaient des gens un peu rustres et en bonne santé. Même s'ils vivaient dans une irréalité profonde. Une irréalité liée à l'illusion? à l'illusion qui arrondit les murs et met la mer dans le bateau? Non : celle-là est un accompagnement du travail. En parlant d'irréalité, je pensais à leur séquestration.

Eh bien, est-ce que la séquestration n'était pas aussi une condition du travail? Je ne sais pas. C'est cela que je voudrais tant comprendre.

Mais ce n'est pas de la futilité que naît au fond le dégoût. (Car il s'agit ici de respiration plus radicalement que de salut.) Ce qui atteint est la futilité malheureuse, non pas la belle futilité. Celle-là maintient, au contraire, la délicieuse, et fait vivre.

Mais c'est une simplification. Un mode d'être explose en moments. Regarde cette pulvérisation. Elle broie les jugements, fait trembler les images. L'unité se brise. Les contrastes se superposent. Les moments sont chacun l'affirmation d'autre chose. Le dix millionième éclat impose à son tour sa présence.

Immobile et rapide, ce qui est là se tait. On se retrouve, comme toujours, dans un creux plein, au creux d'un plein. Ils sont au fond d'une paume, la leur. Les bords sont tièdes, roses, courbes, plissés. Informes et géants. Des murs de chair, naturellement.

C'est bien eux pourtant, le geste, la cavité. C'est bien eux qui tiennent en suspens ce monde accroché. Ils s'y prêtent, ils savent bien qu'ils en ont tout voulu. Sauf ces contours roses, monstrueux si l'on voulait marcher. Cette main qui enferme, la leur, celle d'aucun autre. Caverne, encerclement. Et dedans : des oiseaux croupissants.

Tout est comme ils l'ont voulu. C'est le dispositif le meilleur. Mais on ne se reconnaît pas toujours dans l'espace qu'on a voulu. Trop de murs. De routines. De rails.

C'est régulier, c'est calme, c'est paisible. Aux deux bouts ils découpent des napperons de papier. Chacun absorbé, chacun déplie sa dentelle. Serez-vous un jour belles, dentelles, pour tant d'années enfermées?

Par les trous des dentelles passent des disproportions dont il faut se garder. Par instants l'agrément s'éteint. On est pris jusqu'aux chevilles dans les découpes. Les chutes informes. Pire : les chutes nommables. Les ronds les cœurs et les étoiles.

Certaines secondes infiniment statiques. Bientôt deux vieillards là-haut dans cette tour. Là-haut et découpant, toujours à découper.

(Ce n'est pas que les napperons m'ennuient, ce n'est pas que je les trouve vains. Entre tous les gestes et non gestes je n'ai rien contre les confettis de papier. Et je veux bien faire des dentelles jusqu'à la fin de mes doigts. Si seulement je pouvais ne pas le savoir si clairement déjà)

Un principe d'inquiétude, *a principle of restlessness*. Ce vent qui gonfle et arrache et soulève et emporte et bruisse, et seul n'est pas trop petit. Seul à la mesure du souffle (à la mesure des souvenirs du souffle?)

Être avoir voir savoir goûter sentir... Devenu souvenir dans l'anticipation qui enferme, présent comme un souvenir, *a principle of restlessness | which would be all, have, see, know, taste, feel all*

(Attention, il faut distinguer, démêler. S'il s'agit d'éprouver, ou de connaître. Traverser toute l'expérience, ou gagner tout le savoir? A moins que ce ne soit la volupté de l'expérience même de la connaissance?) (Et puis quelle sorte de tout est ce tout? toutes choses qui s'égrènent, ou bien le tout comme tout?) L'aspiration de Browning, si classique qu'elle soit, il est clair qu'elle est posée d'une manière intenable...

O divine cuistrerie! elle qui remet à flot le bateau des naufrages. C'est incroyablement puéril, et incroyablement efficace. Cette chose qui se trouve dite, qu'on n'a presque pas le droit de dire, ce frôlement de l'intouchable presque trop lourdement énoncé...

Eh bien quoi? de quoi s'agit-il? ce sera pour plus tard. Pour l'instant c'est extrêmement intéressant, la question du tout. La totalité de l'expérience — la posséder, l'investir. Et le statut de la connaissance. Passionnant, tout cela, passionnant.

Ohé! du bateau! c'est de toi qu'il s'agit. De ta chaise fixe, de tes murs fixes. Du futur fixe. Ah peut-être, mais c'est devenu passionnant. Ce désir du tout rejoint des tas de problèmes. De proche en proche, et vraiment excitants. La dernière fois j'en ai eu pour quelques années. Bref je ne suis plus disponible maintenant.

Cela se retrouvera plus tard, de toutes façons.

Incrediblement puéril et efficace. Qu'il suffise de considérer réflexivement un énoncé qui concerne plus ou moins ce qui ne va pas, pour que la situation devienne effectivement intéressante, excitante, passionnante.

Il s'agit d'une absorption heureuse. Y sculpter, lentement, l'effervescence. Jeu de force. Calme. Un calme reflet du tout s'explore, se peuple et se déploie.

Dans l'étroitesse de la clôture, la seule dimension ouverte : l'intensité. Paroles papier. Paroles idées. Tout s'immerge dans le jeu. Le jeu invente le jouable, le jouable déborde tout jeu. Sécurité : cela ne cessera jamais d'être intéressant et un peu surprenant. De ce côté l'imprévu, et même, en droit, un peu d'imprévisible.

L'aventure est dans la pensée, conclut Sinbad. Et c'est sa tête à lui qu'on coupe. L'étrange, c'est à quel point tout cela continue à rester efficace. A vagues amples, que je ne dénigrerai pas. Bien sûr qu'il s'agit d'une absorption heureuse. C'est par elle qu'on élude. Mais la passion élude et n'est pas moins pleine.

Chacun de son côté ils considéraient attentivement. Des transparences usées, la substance nacrée des idées. Des acuités devenues spectacles. D'ex-souvenirs devenus instruments. Des dunes qui de loin s'aplanissent. Des reliefs qui s'épurent, sous l'insistance du regard se dépouillent, finissent par se résorber. Une mince tige qui hésite, reste en attente, fragile hésite encore et soudain tout en avant surgit.

La soie de milliers de cordages enfermée au creux de la main. Attentifs au miel, à la justesse du travail, aux métamorphoses du miel. Rêvant la soie des prisonniers.

Chacun de son côté. Oiseaux. Deux ailes qui battent lentement. Deux ailes immobiles qui planent. Tournoient insensiblement. Deux battements dans une ellipse (les bords de la barque sont courbes). Une ellipse à deux murmures : paisible, quelquefois, longtemps.

Efficace à long terme, ce jeu qui fait que la cause et jusqu'à la substance même de la tristesse deviennent tout à fait curieuses et intéressantes. Les années n'ont pas du tout altéré cela. Elles l'ont, au contraire, décapé, en diminuant les possibles. En écrasant la variété de l'expérience, en simplifiant la diversité des réactions.

Et ce jeu est d'une efficacité à longue portée. De ce qui se présente, rien ne lui échappe. Tout finit par devenir intéressant. Cela répugne un peu de le savoir d'une façon aussi vive. Mais il est bien évident que ce sentiment de répugnance, si on essayait de le comprendre, apparaîtrait lui-même, etc.

Il y a pourtant des moments où cette efficacité n'opère pas. Saute un cran, manque une boucle. Elle reviendra, mais dans l'intervalle le bateau disparaît. Restent des murs, pâles et rigides. Beaucoup trop de murs beaucoup trop proches. Enserrent, enferment. Vont jusqu'en bordure du papier.

Alors, quand le charme n'opère plus, il n'y a plus de jeu non plus. Vide brutal, mauvais vide. Vide de plâtre. Ce sont des temps où il n'est pas facile de respirer. Trop de murs et rien d'autre. Ce sont des trous du temps.

Se lever. Qu'est-ce qu'une table une fois désenchantée? Se lever, sortir. Sortir dans ces murs à angles, ces circuits courts, ce système de commodités-obstacles qu'on appelle un appartement. Jusqu'à la cuisine.

Jusqu'à la cuisine c'est déjà sortir, bouger. Ouvrir, fermer des portes, toucher des murs, marcher. Entrer dans la cuisine.

Gestes à hauteur de mains. Routines qui se laissent effleurer. Faire, agir, marcher. Pauvre choix des gestes. Routines se dressent, s'additionnent. Chacune impérative à son tour. Toutes exigeantes. Et bientôt les exigences se rejoignent. Masse muraille, masse vacarme. On n'entend plus qu'elles dans la clameur des murs.

Autrefois elles étaient là éparées, chacune à part. Une relative inattention emportait ces surplus d'écume : ou neutres, ou plaisants, ou sinon nécessaires. Autrefois tout passait facilement, dans une fluidité légère.

Mais c'est un temps inaccessible. Une respiration perdue. Je sais bien qu'il y a eu cela aussi, mais je ne le retrouve pas. Il suffit que les routines subitement s'additionnent pour qu'elles deviennent toutes saillantes, toutes semblables. Il suffit que chaque geste ajoute à la perception du cumul

pour que la machinerie s'impose toute armée. Inévitable et surbruyante. Une manivelle à temps : coupe les instants, prévoit les jours. Elle anticipe exactement, elle a toujours malheureusement raison.

Obéissance, passivité. Toute priorité au roulement. Est-ce cela, le petit roulement? C'est un wagonnet dans un tunnel noir. Les murs blancs de la cuisine sont un tunnel noir. Vacarme, pas de place, pas de sortie, pas de place.

Sécheresse des mystiques, nuit déserte, fin d'épreuve. A l'heure creuse qui n'a plus d'attente. Les choses continuent à se faire, les tâches, les soins, les occupations. Gestes de fantôme. Je deviens fantôme. Ni corps ni pensée. Inconsistance. Tout continue.

Les choses se laissent coudre bout à bout, c'est pour cela que ce sont des choses. Les jours aussi se désarticulent autour de leurs grosses jointures. Les murs, les voir se rapprocher. Brouhaha dans ce trou du temps.

Dans ce trou sec dont la marée s'est retirée. D'où la passion a reflué. Je me rappelle d'autres périodes, invraisemblables, inaccessibles. Des images que j'ai traversées, je ne comprends même plus comment. Matériau silencieux, cette avancée du songe. Cet autre que je croise dans les foulées du songe.

Il y avait des radeaux de papier. Il y avait des jeux aux complications simples. Et de longs mouvements qui ne fatiguaient pas. Présence d'un grelot faible. Mince musique attentive. Fragile parfois à la limite de l'attention. Pleine d'assurance, pleine d'endurance aussi.

Je me rappelle avoir couru. Et parcouru des livres, et réagi vivement. Et parlé de bon cœur. Connus des temps invraisemblables devant ma table à papier. Des temps noyés dont le goût est perdu, dont l'idée seule reste, et même je n'y crois guère. La perle née parfois des rêves de papier. Connue cette chose si belle : une intensité sans tension.

Une tour où l'on reste assis. Il y a eu d'autres périodes : je le sais mais je n'y crois guère. Il doit bien y avoir aussi un ailleurs, un dehors, d'autres gens. Il faut bien que dehors existe : on peut entendre quelques sons. Au bas de cette coque perchée, ce malheureux fatras de murs. Courent de pâles repères de sons.

L'existence du monde extérieur, il leur fallait s'en persuader? Ils en étaient à chercher des indices? Mais non : l'extérieur se manifestait constamment. Envahissait les couloirs, le silence. Creusait dans la cuisine une bulle. Un extérieur pesant, déroché, le plus dense.

Ce qu'on se dit dans sa cuisine, dans ces cas-là, est-ce une exagération molle? diffuse, fade et fausse? Ou si c'est au contraire la seule perception juste qu'on aura, cette seule fois l'essentiel entrevu, et déjà vite recouvert de détails secondaires, et d'explications parce que c'est plus facile, et de facteurs qui sonnent sur la scène d'un vide plus aigu.

La justesse serait de garder les deux ordres de perception. Côte-à-côte les circonstances telles qu'il faut bien les traverser, et cette dimension vague qui ne se réduit à rien d'autre et à quoi le reste ne se réduit pas.

Seulement la durée tient mal les proportions. La durée exagère. Renverse l'un par l'autre, renforce l'un par l'autre. La lettre absente renvoie à toute absence. Ce qu'on regarde, dans la cuisine, renvoie à soi.

Les facteurs. Leur message. Leur visage poliment triste. Eh quoi, c'est cela? c'était pour en arriver là? Barrière invisible à la porte. Des deux côtés tout s'éloignera. Reste une question au pas de la porte, sans aucun rapport avec la situation.

*Is this, baby, what you were born to do, and feel, and be?* C'est une question frivole, qui laisse les mains vides. Il faut bien que je la pose puisque leurs mains, les miennes, sont vides. Mais c'est une question frivole, qui repart avec eux et qui reste avec moi.

Nés pour, nés pour cela? Considérez, facteurs. Regardons la distance. Et ce qui flotte dans la distance, familier mais ne rayonne pas. Ce n'est pas parce que vous êtes les plus décevants facteurs du monde que vous aviez mérité cela. Cela, vraiment? dans la solitude des cuisines.

Il y a là une nature de distance dont on se détourne avec embarras. Ces choses ne se regardent pas. Elles se soupçonnent à peine. On n'insiste pas. Imaginez le souvenir de ce qu'on avait imaginé... Aujourd'hui était unimaginable. Prévisible, mais invraisemblable. Cet aujourd'hui, cet étranger.

Jusqu'au cœur de douceur qui est dans la violence. Jusqu'au point où dedans et dehors se rejoignent. Jusqu'au point où la douceur révèle qu'elle aussi mutilait. Que le meilleur n'est que cela, justement cela, entre les murs. Et de la façon dont les choses se présentent, c'est vrai aussi que c'est de loin le mieux.

*Is this, baby...* (dit Kenneth Fearing) *is this what you were born to do and feel and be?* Ni oui cela ni non autre chose. (Tous en fuite devant l'idée de ce que sont nos vies. Désirant tout, nés pour cela. Ce n'est pas un objet que le regard supporte.) Quant à celle-ci elle est devenue une si étroite chose, si nue, si restreinte,

qu'elle devrait presque disparaître comme une substance pure — au lieu de cogner furieuse contre les murs de son étroitesse.

Comme certaines feuilles, pâlies, usées, ne sont plus que le tapis de leurs nervures. Ne sont plus que contours et nervures. L'inessentiel subsiste à peine, fait ce qu'il doit, n'attire plus l'attention. S'est résorbé au regard, en fait a presque disparu dans la pureté de la feuille.

Restent ces nervures, fines tendues, étalées. Dans ce mince dessin de nervures passe toute la pureté de la feuille. Ce jeu de lignes, le privilège, et le loisir de l'essentiel.

La pure nervure de l'essentiel, c'est un des noms du privilège. Qu'il soit si clairement en relief, et que tout renvoie au relief, sans qu'il y ait, par accident, d'autres parcours. Sans qu'un relief intermédiaire vienne écarter, vienne dérouter le temps.

Des lignes si nettes, si aiguës, et pourtant difficiles à fixer. D'une instable simplicité. Une des images du désirable. En même temps un tracé, un enclos.



Quelque chose qui contient l'essentiel et le vide. A l'état brut, sans transitions. Les contacts sont directs; un peu étranges et mal tenables. La simplicité s'altère en instants. Vibre au regard, fascine mais ne répond pas. C'est une situation qui se laisse mal comprendre.

Une situation, d'ailleurs, emportée plus que regardée. Distraitemment vue; parfois scrutée, parfois jugée, parfois froissée, et parfois à peine perçue. Dans l'aise des longues journées. Dans ces temps que redisent les jours, ces moments à saveur d'années. Jardin devenu silencieux. Silence devenu privilège.

Étendus. Le lent éclat des réverbérations du temps. Cette continuité-là rend fragmentaires toutes les autres durées. Les cassures et les événements. En fait qu'est-il arrivé hors cette lueur et cette saveur d'allègement.

Hors cette vivante constante et ses accords, qu'est-ce que tant de résidus indiquent, et vers où et pour quel parcours. Et qu'est-il arrivé et qu'est-ce qu'un cours de choses une direction et des fragments

hors ces reflets qui dessinent une voûte et dans cette voûte ils sont étendus dans un maintenant qui engourdit le temps.

Dans une continuité qui n'a pas de sens en termes de temps. On peut nommer, bien sûr, des limites : un jour cela a commencé, et sûrement un jour cela aura pris fin. Cela existe, c'est provisoire. Comme ce qui naît du regard et se maintient du regard, dans l'attention aux lueurs et le jeu imprudent et le jardinage des lueurs. Comme est provisoire ce qui recommence et réveille avec soi sa mémoire.

Cette continuité a bien sûr des limites. Prendra fin, sera circonscrite. Mais en même temps : dans cette saveur retrouvée quelque chose arrive au paysage des années passées. Le nom même des décades devient doucement absurde et perd sa pointe. Le nom même des années se défait.

On regarde incrédule ce qui s'annonce. Le nom inamical du temps. Dans l'éclat lent des lueurs et cette poreuse constance, n'entre pas le nom inamical du temps.

Étendus. Comme un plumage jouent les paroles. Dans l'aise des longues journées. A ce moment infiniment précieux, cette limpidité d'après les traversées. Les jardins engloutis dans l'ivresse, devenus muets. Rendus absents d'ivresse. Comme touchés par l'aile de l'archange.

Cette minute de l'absence des corps dans le seul vrai oubli des corps. Cette minute si aiguë, cristalline. Présences sereines. Contacts d'idées. Dans la seule matérialité des voix.

Or ce luxe. Cette inconsistante merveille, pensée agile, souffle amical. Ce luxe à longueur de vie. Cet accompagnement de songe, la candeur et les traversées. Et le bout de l'aile de l'archange, l'aisance, l'amicalité.

Tout ce luxe évident, à moitié imperçu, qui emmêle les jours et rend muet le décompte. Cette banalité somptueuse, cette princière assurance du meilleur. Justement cela, cette réverbération du luxe. Cette chose si belle : une intensité sans tension.

Souplement glisse par ailleurs ce qui s'évoque à peine, en droit ne s'avoue pas : le besoin d'être vraiment seul et de vraiment ne l'être pas. (Il convient qu'il glisse et s'oublie, dans tous les cas. Comme un papier retourné par hasard, comme une lettre qui nous nommait et qui ne nous concernait pas.)

C'est vrai que c'est cela dont tous ont tant parlé. Pour le souhaiter. Pour le célébrer. Pour le désigner, en haut à part, comme un comble. Et mieux vaut savoir qu'il existe, même d'une façon purement impersonnelle et presque désintéressée,

que si l'on se retrouvait seul dans la dispersion sans cette notion sans cette idée-là. Et s'il est accessible et qu'on l'éprouve comme un saveur comme un état

alors il est le nom d'éclat du privilège. Et quelquefois par pudeur on ne le nomme pas, le désirable, mais d'autres instances à sa place; et quelquefois, par pudeur, c'est son nom qu'on donne à d'autres puissances. Quelque chose dans ce luxe est le nom de tout luxe.

Étendus et regardant cela. Souvent d'ailleurs sans trop le voir, dans une sorte d'imprécision ou de distraction négligente, à travers le naturel, la quotidienneté, l'aisance (et c'est justement le propre, douloureux-heureux, du privilège).

Et parfois attentifs au contraire. Dans cette pureté un peu embrumée à la naissance du reflux. (Les grands chérubins ont huit ailes, ce sont des ailes terribles. Des ailes lourdes et massives s'ouvrant dans la fascination.

Le lent fracas du battement de leurs ailes fléchit la mer, fléchit la mer, fléchit la mer.)

Attentifs au banal et au radical. A cette situation, la leur. Et d'une certaine façon subsiste seule cette gravité qui s'étonne de son regard et joue encore à regarder.

Dans ce bateau une ellipse : deux tables. Deux réverbérations du silence dans ces lentes journées somnambules. Dans ces journées indistinctes, étroites, qui réfléchissent sans la voir la lumière. Qui passent presque imperçues et parfois brusquement se distordent

et deviennent pour elles-mêmes intraquables. Et pourtant butées ne se détournent pas mais continuent le front bas écartant les appels raisonnables. Réfléchissant avec une sorte d'obstination courbe le double nom de l'essentiel.

Jeu du faire : attentif indéfiniment au plaisir. On donne du flou, on décide, on coupe, on lance. De ce côté l'imprévu, la pensée. Le souhait doré, vraiment, qui illumine en retrait tant de souhaits. Celui qui est indifférent au futur rideau des visages.

Bateau dense et insubstantiel. Qu'une si mince donne s'épanouisse en tant de volutes et d'années et tant d'heures. Plus ce qui s'ouvre en avant (et d'aussi loin qu'on peut imaginer d'autres ouvertures s'entrouvent). Ce goût d'amusement cette effervescence cette exploration sans violence cette vivante paix.



Tout réduit radicalement à cela (aussi radicalement, du moins, que le permet l'extérieur du béton). Dessin classique (le moins possible détourné). Étendus, cherchant à comprendre, chacun dans la navigation du chantier. De luxe en luxe. Le privilège démultiplie le privilège. C'est clair et ce n'est pas si facile à fixer.

Ce qui rend la situation claire au regard est ce qui la rend instable à la traversée. La simplification rend la simplicité difficile. Parfois l'aigu s'éteint et manque. Reste le vide

l'enfermement. Les tournoiements, les peuplements du vide. Tous ces instants bien trop présents. Quand a disparu ce goût ténu de l'essentiel (une allégresse qui n'est pas affective, jubilation sans émotion). Quand manque l'intime impersonnel.

Parfois aussi l'aigu est trop brutal, le relief excessif, l'interpellation trop directe. Qu'est-ce que la durée dévêtue de sa brume, laissée sans aides et sans raisons. Et sans ces grappes qu'on veut atteindre, ces choses à faire, ces gens à voir, toute la scène des occupations. Sans tout ce qui porte la respiration.

(Persuadés que c'est une situation belle. Et bien que la durée creuse en toutes nuances de moments ce qui se trouble faute de justesse, même devenu surprenant à lui-même c'est encore à leurs yeux le meilleur des cas.)

(Alors que cette conviction renvoie à du plus instable encore. En fait dissipe et assombrit et ride et scelle à nouveau le béton.)

Je monte sur le toit dit-elle.

Éblouie. Là-haut la lumière. J'arrive sur cette plate-forme qui est la seule issue du béton. Sur cette plate-forme lumineuse qui révèle que c'était un socle. Je monte, j'arrive. Ce qui change à chaque fois, la lumière.

C'est un autre enfermement, la lumière. Surpuissante et muette, elle fait d'abord un peu tanguer les masses. Puis rapidement se stabilise comme muette. Je regarde dans ce mutisme, je ne sais plus ce qui est dedans ou dehors. J'attends, à chaque fois, de comprendre, trop muette aussi pour réfléchir.

La lumière nettoie tout ce qu'on ne saurait pas. Rend fixe l'épaisse tige creuse de pierre et de béton et la flambée qui la couronne. Isole cette situation trop évidente, mal évasive, bloquée entre table et toit.

Et fait reculer hors d'atteinte ce qu'il y a eu autour d'elle, avant elle. Toute une information qui n'est même plus interrogeable, qui n'expliquerait peut-être plus rien, et que personne du reste ne détient vraiment.

Ce ne sont pas des explications que ces choses que le souvenir dresse puis déforme une à une et délaisse. La broussaille des motivations mal figée au seuil du regard. Le regard devenu silence.

Et pourquoi et comment et ce qui arriva ensuite, ce ne sont pas des explications. Cela n'aide pas ici à comprendre. Dans cet arrêt de stupeur rayonnante où accèdent mal les prétendus remous d'avant.

Et je ne sais pas, connaissant ce silence, quoi penser d'une telle coupure profonde. Dans ces collines inabordables. Énigmatiques, offertes, énigmatiques. Si loin si près hors d'atteinte. Je ne sais pas ce qu'ils comprenaient eux-mêmes, ni ce qu'il est possible de comprendre là-haut du toit, ni s'il y a quelque chose à comprendre

devant l'extérieur inaccessible et l'inaccessibilité. A partir de cet isolement intense que dégage la coupure, dans cette mise en spectacle qui laisse seuls face à face regard et spectacle.

On ne sait même pas s'ils voyaient un problème dans cette réalité sectionnée tronçonnée (mal saisissable de toutes façons, un extérieur inabordable et le vertige peu à peu irréel du bateau suspendu bourdonnant).

Et peut-être en effet n'y a-t-il même pas de problème dans la retraite, dans l'absorption, dans ce murmure dense et poreux. Goût attentif qui se déploie et plane et parfois saccade et contourne et persiste et continue planant.

Dans ce goût personnel, étroit espace du faire, étroit et vaste champ. Il se pourrait bien, après tout, qu'il n'y ait aucun problème dans cette nature préférée d'attention. Dans ce mode de vie qui n'est rien d'autre qu'un certain rapport suivi entre le temps et l'attention. Entre le murmure et le lisse, et le distancié et l'intime, entre le faire et le papier.

Et par ailleurs si l'irréalité se distribuait autrement, et s'il se trouvait que l'extérieur devenait pour lui-même un mirage (et cela le rendrait alors vraiment inaccessible

de sorte que l'impuissance à rejoindre le réel ne serait pas une illusion mais au contraire la seule évidence ferme dans l'impuissance de l'extérieur),

dans ce cas il pourrait y avoir dans la retraite comme une dernière appréciation de réalité. Dans la séquestration forcée. Comme une dernière façon mutilée de se tenir dans un mirage comme dans une absence.

Et par là de rester présent (mais dans l'abandon du spectacle). (Au prix aussi de cette légère anomalie qui fait bourdonner pauvrement l'enfermement.)

Dans ce cas il n'y aurait peut-être pas non plus de problème. Ou du moins rien qui soit de nature à troubler la lumière là-haut. Le mutisme là-haut qui regarde et qui sait bien qu'il n'attend rien (*This, baby? yes, this, baby*). Et qui dure et qui le sait bien.

Sûrement il ne doit pas y avoir de véritable problème, là où on peut supposer que les choses sont raisonnables. Que le dispositif est sensé. Qu'on retrouve une attitude juste

(même à travers ce qui arrive au silence). En rêvant fort et à l'écart de ce qui n'est pas mentionné (et qui pourtant creuse le silence). Absorbé dans ce que l'on fait, en séparant ce que l'on fait de ce qui mime le réel (séparation elle-même troublante, ou si est troublant l'autre bord?)

Et puisque rien n'appelle d'explications particulières, et que tout est compréhensible de plusieurs façons,

il n'y a vraiment pas lieu de percevoir ce souffle cette attente cette montée d'oppression. Quelque chose au ras de la lumière (le bateau échappera à mes bras de béton). C'est un moment, c'est une humeur, sur les bas-côtés du papier.

Or l'attente par elle-même encercle, et devient promesse de fracas. Mais cela se défait au prochain geste : bien d'autres densités appellent. Tout se reprend. Il y a tant d'instantes que les loisirs parfois s'altèrent. Mais bien sûr tout se reprend.

Tant que n'a pas encore éclaté le vacarme. Tant que n'a pas encore éclaté le vacarme, ce n'est pas du tout, c'est bien clair, comme s'il y avait quelque chose à comprendre.

Ou alors peut-être une vignette, face à ces moments de mutisme. Vignette ambivalente et fade : le toit la tour la chasse mystique. Elle se tient sur la tour. Il est debout à distance, chiens en laisse.

Elle est tout à la fois celle qui salue le départ. Celle qui attend au loin sur la tour. Celle que rejoint l'expédition, parce qu'elle en est le but et l'objet et le terme. Il est debout à distance, elle l'accueille.

Sur le point d'être dépecée par la meute. Déchirée, dévorée par les chiens. Subissant, incompréhensible, tous les aspects de la chasse mystique. Muette là-haut. Immobile dans ce qui n'est pas un problème. Il est clair que ce n'est pas un problème.

Quitter le toit redescendre rentrer. Au passage elle frappe à la porte. Café? café. Pénombre accueille. Mieux que la tour violente et fade (dans l'espace de toutes les lumières. Les nacs des enfermements). La pénombre accueille : elle aussi mime la réalité.

Café au passage. Qu'est-ce qui a été touché là-haut? issue-rejet, immersion, suspension. Quelque chose se désagrège et quelque chose se laisse rejoindre. L'idée d'un privilège plombé.

Gestes, objets. Odeur du café. (Préparer le café est un acte. Est-une action, au sens où l'entendent les collines?) Transport d'objets. Cette sorte de douceur, suspendue dans un creux du temps. Le brutal et l'éniématique.

L'évidement indique l'essentiel. Soit deux sortes d'activités. Établir par ciseaux et dentelles des architectures de papier. Puis aussi, accessoirement, tout ce qu'implique le café. Masse des menues banalités. Cet accompagnement assourdi. Inévitable mais variable. Parfois discret et parfois grimaçant.

J'entre. J'ouvre la porte, j'entre. Or c'était justement cette prise en charge du banal qui m'étonnait. Quelque chose dans la nature du bagage. Je prenais cela d'abord pour un surplus. Je me demande si ce n'est pas plutôt un manque.

Après tout, ce dispositif est lui-même tout entier banal. Mais dans les limites d'une catégorie donnée. (Allongé souriant sur son canapé-socle.) La situation se laisse reconnaître avec éclat dans les limites de sa catégorie. C'est un cas qui illustre un type.

Je frappe j'ouvre et j'entre. En refermant la porte. La porte et le café pour la millionième fois. Derrière nous, devant nous, en millions de moments, un interminable café. Allongé souriant. Répétitif café. Le loisir des intoxications heureuses.

(Il n'est pas tout à fait clair, non plus, si tout ce qui fait partie du bateau est par là devenu essentiel. Les repères sans cesse marqués d'un espace délibérément pauvre.)

Frappe porte. J'apporte un café indéfiniment le même. C'est une reprise, c'est une constante, c'est une façon de glisser en signalant. De se glisser dans une suite lisse et courbe. (Éteins la radio dit-elle. Écarte les journaux.)

Lisse et courbe c'est aussi une réalité. Ce qu'on retrouve et dont on n'est jamais fatigué, ce dont on est sûr et qui ne devient jamais une contrainte. C'est tout un ordre de réalité. Moins difficile à percevoir que ce qui est du côté du papier. Mais qui va aussi loin, et se retrouve plus souvent.

Pourquoi dis-tu que cela se retrouve plus souvent? Ces choses ne laissent pas de traces, en vrai luxe qu'elles sont. Et je ne sais pas ce qui est plus aristocratique, de la chance ou du don. Probablement la chance, la chance pure. (Ce qui ne la rend pas d'ailleurs plus rare. Ni plus commune.)

Cela — cette situation de paroles, cette coulée du jeu, cette nature de conservation. Ce mode fort de la réalité. (Étendu souriant, et pour moi des mots se laissent lire sur le socle.) Mais pas de radio, et sans journaux dit-elle.)

Une réalité forte est comme telle à la fois particulière et banale. Catégorisable de multiples façons. C'est ici une situation qui s'échappe en partie à elle-même, et se perçoit imparfaitement.

Déborde sa propre perception par plusieurs systèmes de repères; est plus et autre et autrement donnée. Perle d'inconscience où luisent confusément d'autres consciences oubliées : elle se laisse raccorder à plusieurs continents.

Comme elle s'échappe en partie, elle s'occupe à se reprendre. Sans se posséder directement elle se traverse en réfléchissant. Se cherche, s'observe, s'apprécie. Joue de sa lacune comme elle peut. En se contredisant un peu, et non sans se tromper quelquefois. Une meilleure cohérence serait moins descriptive. Cet à-peu-près-là accompagne.

Sachant très bien que toute conversation s'interrompt, dévie, reviendra. Et combien dans ce cheminement de conversation une sorte de futilité maîtresse prend les éclaboussures de paroles comme des moyens de protection.

Ce jeu de paroles sait qu'il commente (et poursuit et tournoie et dépose et retrace et soulève à nouveau bien plus tard). Et c'est son charme. Il sait aussi qu'il ne fonde pas. (Allongé et souriant. Un vieux souvenir, *Le Nuage de l'inconnaissance*, donne le nom de ce sourire. Sur le socle je lis : douleur parfaite).

*All men have matter of sorrow; but most specially he feeleth matter of sorrow that knoweth and feeleth that he is. And who never felt this sorrow, let him make sorrow; for he hath never yet felt perfect sorrow.*

Souriant, énigme vraie. Sans les marques artificielles du mystère : ni inquietant, ni perturbateur, ni manifestement secret. Au contraire, limpide pas à pas dans le dispositif du temps. Égal à l'apparence dans le tranquille jeu de l'apparence et le détachement des intérêts de l'apparence.

Mais véritablement mystérieux, simplement d'être ici et d'être autre. Souriant et sans refus hors d'atteinte. A la façon dont demeure involontairement inaccessible, dans la plus amicale présence, quelque autre chose à quoi on songerait volontiers vaguement.

En longeant ce qu'on ne connaît pas encore. Personne ne sait tout ce qui va prendre forme. La présence accompagne une attente constante et neuve qui ne peut pas prévoir. Une attention, la plus aiguë et la plus neutre, qui sait (et quelle belle assurance) qu'elle n'englobe pas (et quelle belle assurance assidûment intéressante).

Offert et étonnant, ce spectacle subtil : le déroulement d'un amusement serein. Douleur parfaite. D'autres mutismes sans doute encore. Et peut-être d'autres violences, comme des arcs, soutiennent la ligne dansante des paroles dans l'aisance. Espace dansant de cette retraite.

Éteins la radio, éloigne les journaux dit-elle (étant probablement de ceux dont il convient qu'ils s'affligent).

Car c'est vrai que cette aise est réelle. Mais d'une réalité si étroite. Dansante, imprévisible, doucement effervescente? oui, mais si étroite. Jusqu'à quel point rendue radicale, jusqu'à quel point devenue mutilée?

Tu vois bien que tout ce qui est ici est réel. Jeu travail, jeu loisir. Rien de tangible et pourtant une sorte d'intoxication. Il n'arrive rien d'autre, il ne se passe rien d'autre ici que justement (présent et plein, plus ou moins égal à lui-même) cet essaim qui ne bouge pas.

Respiration profonde, allégée. Déversée. Respiration tronquée aussi. Amenée presque au bord d'une légère oppression. Par l'effet de la masse creuse qui l'enferme, par tout ce qui évidemment est omis. Par une fêlure qu'on peut ne pas voir, mais au prix d'une telle dépense

que toute la situation s'en trouve atteinte, comme si elle avait subi un grave effort qui la rendrait, dorénavant, un peu désaccordée.

(Trop peu de relations avec l'extérieur? c'est cela que tu appelles trop peu de rapports avec la réalité? l'équivalence est un peu simple...) (Café? café) Eh bien, le réel? Cela pourrait s'aborder de deux façons.

A partir de l'intérêt qui emporte le bateau. Un dispositif s'est fixé autour d'un goût qui l'exigeait. Ce qui domine vraiment la scène est ce qui l'a construite, et puis l'occupe à peu près seul. C'est un réel d'intensité : limité, comme tout autre, mais du moins pas dévié.

Et cela pourrait s'apprécier à partir des circonstances. Ce qui se présente dehors. La nature des contacts. En évaluant le cas, le possible, l'impossible. Ce que c'est que le sentiment de l'impuissance, et la fascination de l'impuissance. Et la réalité de l'impuissance dans une illusion de vie active. Et le prix que paye la retraite à côté du prix de l'illusion.

Tout cela pourrait sans doute se dire. Mais encore, jusqu'à quel point? Dans une situation de ce genre, si ces choses aident le regard, c'est juste le temps qu'il se détourne. Elles soutiennent pour ne pas obliger à fixer. Je ne crois pas qu'on puisse, de l'intérieur, éviter tout à fait d'entrevoir qu'on évite.

Et d'ailleurs quelle anomalie dans le fait d'éviter? C'est bien la chose la plus courante. La plus variée dans ses moyens. Même regarder permet d'éviter de trop voir, en éloignant un peu le spectateur.

Intéressé par le spectacle, toujours plus riche que le spectacle. Plus il circuite en essayant de comprendre, plus il évite aussi l'impact de la lucidité.

Je suppose qu'ils percevaient à peu près certaines ambiguïtés de leur enfermement. Comment l'étroitesse était à la fois subie et préférée. Comment sa façon d'être vague exprimait, en négatif, un entourage précis, des attitudes et un moment.

Le resserrement lui-même, le voyaient-ils dans son entier? ou seulement de temps à autre, par les bords, confusément. Par les humeurs de ses aspects. Beau dans son excès immobile. Pénible. Une interprétation pas trop déraisonnable. Une abstention presque insensée (vaporeusement) dans ce qu'elle touche, dans ce qu'elle tait.

On entrevoit ce qu'ils éprouvaient, ce qu'ils traversaient. On peut suppléer en partie. Beaucoup n'a pas à être dit. Mais on ne sait pas ce qu'ils pensaient. (Il est clair qu'ils restaient inactifs. C'est par là qu'ils sont incompréhensibles.) (Ainsi par comprendre tu entends : juger.)

Ils auraient pu, je suppose, répondre là-dessus pas mal de choses. (Ils n'étaient pas inactifs : toujours dans leurs chantiers au contraire. Occupés à faire : aux domaines où la prise est possible, et aux prises qui sont les leurs.

L'action n'est pas toujours dehors. Ni le rôle dans la connexion. Se charger du banal et faire ce qu'ils font — une fois placés dans des lieux, dans des temps — c'est aussi un mode de présence, c'est une autre façon de peser).



S'il y a problème parce que l'isolement n'est pas neutre, il y a réponse parce qu'il n'est pas non plus passif. Tout cela se laisserait dire, même d'une manière assez plausible. Pour reparaitre de temps à autre, comme une question qui se laisse soulever, comme un appel de paroles, comme un autre circuit de la conversation.

Et puis disparaîtrait. A la façon dont ces choses apparaissent un instant au premier plan et puis glissent à leur tour, et reviendront. Et repasseront, à chaque fois familières et un peu différentes et nouvellement argumentées. Et plutôt des repères que des perturbations.

C'est la conversation elle-même qui transpose un peu ce qu'elle aborde. Presque autonome, ce qui la dispense au fond d'être vraiment inconsciente. Et comme elle continue, jamais dépassée, jamais refermée, jamais vide,

ils se retirent d'elle jusqu'à la prochaine fois. Chacun attiré ailleurs, chacun se dégageant vers sa table. Par ce geste déjà, pas mal de préoccupations sont déchargées d'un coup (on les retrouvera. Les reliefs n'échappent pas.

Lorsque la simplicité s'explore, elle n'a pas d'autre limite de temps que la fin de l'usure. Cette situation durera jusqu'à la fin de l'usure (à moins que le vacarme?) Elle tend vers les visages de la fin de l'usure. Elle sait bien que beaucoup d'aspects se retrouveront.)

Et donc rentrer plus loin encore. Sans trop penser, d'ailleurs, avoir compris. Sans très bien percevoir encore pourquoi quelque chose importait là si fort et si vaguement. Devant de vraies questions, un instant mises à part, qui se retrouvent présentes.

Clares, vives — après qu'on ait traîné un peu et fait un tour. Vives d'une limpidité un peu aiguë, un peu bougée. Vives et claires comme ce qui appelle. Tremblé fruité, effet de clavecin.